

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 103

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : le chat du Père Michel : souvenirs d'enfance
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257160>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le Pape tel qu'il est

Ils sont bien sots ceux qui sont capables de croire que le fils d'un petit employé communal de bourgade italienne a pu devenir prêtre, évêque de Mantoue, archevêque et patriarche de Venise, puis cardinal et enfin Pape, sans avoir donné des preuves de la plus haute supériorité.

En réalité, le pape Pie X, pieux, mais non mystique, bon, mais non faible, est un administrateur et un négociateur hors de doute. Il a le sens inné de la valeur des choses et la pratique naturelle des hommes et des affaires. Il est positif d'instinct et politique sans y penser, parce qu'il est Vénitien dans l'âme et dans le sang. Certes, c'est un prudent, un réfléchi, un doux, mais il sait ce qu'il veut et où il va. Il a vécu, il a vu, il a appris, il a retenu. Il prépare, il prévoit, il utilise. Pour tout dire, il fait dix fois plus de politique que Léon XIII, mais il ne se donne point des airs de diplomate. Il gouverne comme il respire, tout naturellement.

Pendant l'hiver de 1904, on s'occupa beaucoup, à Rome, d'une fête mondaine donnée au Théâtre-Argentino devant la reine. On y vit fraterniser le parti noir et le parti blanc. On put lire, dans certains journaux français, des tirades satisfaites sur la déchéance définitive du « prisonnier » du Vatican réduit à rien par la monarchie italienne triomphante de la papauté. Huit jours après on en parlait encore dans un cercle romain, en présence du duc de Gênes qui dit soudain : « Le Pape ne fait rien et ne laisse rien faire sans raison. Celui qui

mettra sa perspicacité en défaut est encore à naître. Pensons au proverbe : « Il faut sept juifs pour tromper un Génois, et il faut sept Génois pour tromper un Vénitien. » Il y a deux souverains en Italie. Celui dont l'influence, même au temporel est la plus grande, c'est le « prisonnier », le « bon curé », l'innocent Sarto. Je le démontre par des faits. Mais auparavant je dois rapporter les impressions que j'ai ressenties lorsque j'ai eu l'insigne honneur de me trouver seul, assis près du Souverain Pontife, de l'entendre et de lui parler ; je crois indispensable de dire quelle est sa vie quotidienne. Rien ne peut mieux préparer le lecteur à comprendre le Pape et la Papauté.

Le deux cent cinquante huitième successeur de saint Pierre a soixante-douze ans. Il commence la cinquième année de son pontificat. Il a apporté au Vatican les habitudes de régularité, de travail et de simplicité de vie qui sont les règles de son existence. Pie X est matinal. A cinq heures, il est debout, même souvent plus tôt, l'été. Très alerte encore, il se lève seul, et dès qu'il est vêtu, commence son bréviaire en se promenant dans les galeries voisines de son appartement, ou dans les jardins du palais. A six heures, il dit sa messe, servie par un de ses secrétaires intimes et chapeulains secrets. Cette messe matinale fait le désespoir des grandes dames romaines. Elles ont renoncé à solliciter la faveur d'y assister. Elles seraient obligées de se lever à quatre heures pour arriver à temps. Quand le Pape a fini d'officier, il s'agenouille ordinairement sur son prie-Dieu et assiste à la messe que célèbre à son tour le chapelain secret. Puis, il déjeune dans la salle à

manger de son appartement privé, au troisième étage du Vatican. Si ses sœurs et une de leurs nièces, qu'il a fait venir à Rome et qu'il a logées depuis peu sur la place Saint-Pierre, en face du palais pontifical qu'elles ont ainsi sans cesse sous les yeux, ont assisté à sa messe, chose habituelle, il déjeune avec elles. C'est alors que ces excellentes femmes ont la joie de voir de près durant quelques moments leur « Beppo ». Mais son temps est compté. Il les renvoie pour continuer la lecture de son bréviaire et méditer en se promenant jusqu'à huit heures précises, heure à laquelle il gagne son cabinet de travail, au second étage. Son courrier personnel, apporté par la poste royale jusqu'à la porte du Vatican, est déposé sur sa table. Il tient à le voir lui-même, et le lot est d'importance. Son secrétaire de prédilection, Mgr Bressan, ouvre les enveloppes et passe les plis au Saint-Père. D'un coup d'œil, il examine, indique une destination, réserve pour plus ample examen ou, simplement, met au panier. Il va très vite. Il a généralement fini quand, à neuf heures, le prélat de service annonce S. E. le Cardinal secrétaire d'Etat, Merry del Val, qui apporte les dépêches, les rapports des nonces, les notes des ambassadeurs, les dossiers relatifs aux affaires spirituelles et temporales de 225 millions de catholiques. A dix heures et demie, Pie X rend sa liberté au grand seigneur anglo-espagnol, d'une immense culture, qui, à moins de quarante ans, partage avec le Souverain Pontife le lourd fardeau du pouvoir.

Il faut que le Pape reçoive un des cardinaux pourvus des grandes directions religieuses : le préfet de la Congrégation des Rites, le préfet de la Propagande, etc. Cha-

leil ou à l'ombre, effrayaient par la fixité de leurs regards.

Et, par dessus le marché, Berna était méchant comme tout, et gourmand, et voleur, et trai... ! A ce point que les gens, superstitieux et craintifs de chez nous, le prenaient pour quelque suppôt d'enfer, quelque diable qu'ils redoutaient et foyaient.

Il appartenait à un rebouteux — le père Michel — dont la petite maison ou, plutôt, la mesure, était située un peu en dehors du village, à cent mètres environ de notre clos. Et son maître l'aimait malgré sa laideur, sa fourberie et tout ses autres défauts. Mais personne ne s'en étonnait et personne non plus n'eût osé se plaindre de ses méfaits, parce que, si Berna passait pour être un diable dans la peau d'un chat, le père Michel était réputé jusqu'à dix lieues à la ronde pour le plus fameux sorcier qui eût jamais habité l'endroit.

Faire du mal au chat du père Michel, eût été une maladresse et une imprudence telles que l'idée n'en fut jamais venue à aucun. On se gardait des coups de griffes et des larcins de Berna comme on pouvait, mais on ne le maltraitait pas, dans l'appréhension d'une vengeance, qu'elle vint de lui ou du rebouteux, le seul qui ne le craignait pas, étant, cela se comprenait du reste, de connivence avec lui.

Comme ils ne demeuraient pas loin de notre ferme et que, forcément, je devais passer près de chez le père Michel soit pour me rendre au village où j'allais, soit à l'école, soit pour faire des commissions, je rencontrais souvent, plusieurs fois par jour quelquefois, Berna ronronnant au soleil ou guettant astucieusement les moineaux qui volaient dans les arbres, mais je me gardais bien de le flatter ou même de lui dire un seul mot. Bien plutôt, je détournais la

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1^{er}

LE CHAT DU PÈRE MICHEL

Souvenirs d'enfance

Il s'appelait Bernard.

Mais, comme c'est un nom de chrétien, personne dans le village, où tout le monde le connaissait comme on connaissait son maître, n'osait lui donner ce nom et chacun, pour le désigner, disait « Berna » en sorte que nul ne pouvait se trouver offusqué.

C'était un vilain chat, noir comme de l'encre, pelé comme un leigneur, si maigre qu'on voyait sa carcasse poindre sous sa peau pelée, et dont les yeux, tantôt verts, tantôt jaunes, selon qu'ils brillaient au so-

cun a son jour. Après quoi, sonne l'heure des audiences demandées par l'entremise du maître de chambre de Sa Sainteté, Mgr Bisleti, le prélat fin et affable qui voit passer dans son antichambre tout ce que le monde chrétien compte de plus grand. Les audiences privées se donnent en premier. Elles sont accordées aux évêques de passage, aux hommes politiques, aux personnages notoires. Viennent ensuite les *distincta*, c'est-à-dire les groupes de trois ou quatre personnes ou un peu plus admises à l'honneur d'être présentées au Pape. Bref, les réceptions occupent Pie X jusqu'à deux heures. Il fait alors son principal repas et mange en compagnie de Mgr Bressan. Il n'a pas accepté, au grand scandale du prélat « cérémonier », l'usage qui voulait que le Pape fût toujours seul à table.

Après son repas, le Pape ne fait pas de sieste, comme font tous les Romains. Il se promène avec son secrétaire dans la galerie de Raphaël, cause d'affaires diverses, puis traverse d'autres galeries où il trouve des fidèles réunis en nombre pour recevoir sa bénédiction. Il a ordinairement un mot bienveillant pour chacun, et montre une patience, une bonté inlassables. Si cette audience publique lui en laisse le temps, il prend encore quelques exercices dans les admirables jardins du Vatican, puis, à cinq heures et demie, il revient dans son cabinet et donne de nouvelles audiences privées, mais cette fois à des personnes convalescées, toujours en vue des affaires de la papauté. Dès qu'il est seul, il lit, annote, rédige, — il se plaît à écrire — et ne quitte pas sa table de travail avant neuf heures et demie. Chaque soir, en terminant sa tâche, il marque sur un cahier personnel, les observations de sa journée. Ensuite il appelle son secrétaire et donne des ordres pour le lendemain. A dix heures tout le monde est licencié. Le Pape se couche après avoir fait ses dernières dévotions et pris une collation très légère. Pie X ne lit pas au lit, comme son prédécesseur, qui désolait par là le savant docteur Lapponi. Léon XIII avait l'habitude de parcourir les journaux avant de s'endormir, et généralement cette lecture troubloit son sommeil. Léon XIII couchait seul dans ses appartements. Pie X, au contraire, veut un de ses chapelains à proximité de sa chambre. Il dit à ce propos : « Je dois l'exemple. Si j'étais subitement malade, je ne voudrais pas mourir sans les secours de la religion... »

Telle est, rapidement esquissée, la vie du Pape... Elle est faite, on le voit, de prière, de méditation, de travail et de pratique des

tête en passant près de lui, soudain pris d'un grand frisson quand j'entendais son miaulement prolongé et pleurard comme le cri d'un enfant.

Cependant, un jour que j'étais arrêté avec une femme qui me parlait, Berna ne s'avisa-t-il pas de venir frotter son échine contre mes jambes.

— Caresse-le donc ! me dit la commère qui, elle, ne croyait pas aux sorciers ni même à l'incarnation d'un diable dans la peau des chats, caresse-le ; c'est ce qu'il demande, tu le vois bien !

J'allongeai timidement la main à deux reprises sans pouvoir m'y décider et, comme pour la troisième fois, j'effleurais son poil rape, il me gratifia d'un tel coup de griffes que ma main en fut soudain ensanglantée.

— Oh ! oh ! m'écriai-je.

Mais je ne songeai même pas à lui administrer la correction méritée. La femme,

hommes, sans distinction de race ni de pays. Elle allie la simplicité à la grandeur, la bonté à la puissance, et c'est ainsi que le Souverain Pontife constitue un pouvoir politique et moral sans second sur la terre.

Henri de NOUSSANNE,
de l'*Echo de Paris*.

Le capitaine Forgeval

— Conduis-nous vers tes soldats, empêche-les de faire feu sur nous et livre-nous-les avec ton convoi. Tu sera libre alors de retourner dans ton pays ; sinon, nous allons te déchirer à coup de sagace et t'enterrer vivant.

Ainsi parla le chef hova, drapé majestueusement dans son lamba poussiéreux, et sa troupe applaudit en criant deux fois, dans un brandissement de sagaces :

— Vive Marinao ! vive Marinao !

Le capitaine Forgeval eut le hant-le corps d'un brave insulté. On osait lui demander de troquer sa vie contre le convoi confié à son honneur, de livrer au massacre cent soldats qui l'adoraient à cause de sa bonté, qu'il aimait, lui, parce que c'étaient des vaillants ! On osait lui proposer de les trahir, à lui qui, dans une pensée de dévouement, les laissait bien établis sur des pentes broussailleuses, était parti avec trois hommes d'escorte à la recherche d'un peu d'eau !

Il ne savait donc pas ce que c'est qu'un officier français, vraiment français, les brutes qui venaient de le surprendre au bord de la fontaine et lui jetaient à la face le suprême outrage, devant les cadavres décapités de ses trois compagnons !

Le capitaine ne répondit pas un mot.

Un froncement de sourcils coupa son front, l'arête de son nez se renfla, une fureur de tigre pinça ses lèvres et, dans l'éclair de dignité et de mépris jailli de ses yeux, rendant l'insulte à l'insulte, sa main révoltée claqua sur la joue de Marinao.

Un recul secoua les six cents Hovas comme un vent de défaite ; puis, l'arrogance du nombre les écrasa sur le prisonnier, la saute haute, les mâchoires tordues par un cri de mort.

Mais le chef a maîtrisé ses hommes en agitant son large chapéau de paille. Le courage des lâches s'est emparé de lui : il veut porter le premier coup à l'ennemi qu'on ligote.

* * *

elle, lui donna un petit coup sur la tête et il se sauva. A deux ou trois mètres de nous il se retourna et ses yeux jaunes étincelèrent.

Instinctivement je me reculai.

— Tu es joliment poltron, pour un garçon de onze ans ! me dit-elle.

— Je n'ai pas peur ! répliquai-je. Non !... Tenez, regardez !

Je m'avancai résolument vers le chat devant qui, d'ailleurs, je devais forcément passer pour continuer mon chemin vers chez nous mais, quand je fus à quelques pas plus loin, je ramassai une pierre et la lui lançai ; puis je me mis à courir, poursuivi par les miaulements de Berna et par les reproches courroucés de la commère :

— Méchant galopin ! tu peux bien te sauver ; n'empêche qu'il te revaudra ça, tu verras !... Et ça sera bien fait !

(A suivre).

Les Hovas ont improvisé une fête.

La vengeance de Marinao veut être solennelle ; il convient de donner à l'assassinat une apparence de justice.

Le roulement saccadé des azoulayes martèle l'atmosphère embrasée.

Sous les lames de soleil qui percent les manguiers, les Hovas, divisés par groupes d'une trentaine, évoluent sur eux-mêmes autour du condamné, le pas précipité, les hanches ondulantes, une clameur de joie plein la gorge.

Les lambas de toutes nuances, les faces olivâtres, marron, noires, les chapeaux jaunes, les chéchias cramoisies, tourbillonnent, s'entremêlent, se heurtent, montent une gamme désordonnée et criarde.

Les ombres des danseurs dépassant celle des arbres, promènent sur la terre rouge, dans le scintillement du mica, des contorsions de monstres apocalyptiques.

Le capitaine regarde un instant cette gaieté mauvaise et bestiale qui déborde autour de lui, grosse d'ironie devant sa détresse.

Ah ! s'il avait sous la main cinquante hommes déterminés, comme il ferait danser tous ces chenapans !

Puis, ses yeux s'arrêtent sur la fosse que de nègres creusent au pied d'un goyavier. On le couchera là, déchiré, meurtri, et son agonie souffrira sous la terre d'horribles étoffements. Son passé de soldat sans reproche, les étoiles de général entrevues dans l'ambition de ses trente-trois ans, l'horizon élargi de ses idées et de ses sentiments, ce qui fut lui, ce qui devait l'être, tout va donc s'anéantir dans ce trou, dont l'étrousse mesure le peu d'une vie d'homme !

Deux indigènes s'approchent, le foulent.

Une lettre parmi les objets qui vont disparaître sous le lambas du chef, la lettre des siens.

Ses pensées changent leur cours. Un passage de la lettre lui revient en mémoire, celui qui dit les angoisses d'une épouse au souvenir de l'absent, les naïves déséances d'une petite fille qui ne reçoit plus les caresses d'un père.

Son épouse, sa fille ! Il ne voit plus la ronde grotesque des Hovas, il n'entend plus leurs clamours sonner son agonie.

Son âme est loin, dans une petite villa cachée sous les arbres, toute blanche au milieu des gazon fleuris qui bordent le Cher. Il faisait bon vivre là, entre l'affection caressante de la femme et le sourire ensoleillé de l'enfant. Se peut-il qu'une mort affreuse, sans profit pour personne, emporte le bonheur que l'on s'était promis de goûter au retour ? Son devoir est de se garder à ceux qu'il aime ; aux prix de tous les sacrifices, il se doit à sa promesse de revenir.

Il reste longtemps absorbé dans son rêve, jusqu'à ce que l'en arrache une douleur subtile ressentie à la main.

Les danses ont cessé, le cercle des Hovas s'est resserré, la sagace de Marinao, commençant le martyre, a creusé dans sa chair une première plaie.

Alors, au-dessus de ses obligations d'époux et de père, le capitaine a vu son devoir de soldat.

— Attendez, mâchonne-t-il, je vais vous faire voir comment trahit le capitaine Forgeval.

Puis, tout haut, laissant croire à la cérémonie :

— Je consens à ce que vous m'avez demandé ; suivez-moi !